



HAL
open science

“ Stigmatisation et réclusion : l’exemple extrême et paroxystique de la politique nazie dans les camps de concentration et d’extermination ”, pp. 125-146

Christophe Dargère

► **To cite this version:**

Christophe Dargère. “ Stigmatisation et réclusion : l’exemple extrême et paroxystique de la politique nazie dans les camps de concentration et d’extermination ”, pp. 125-146. in Dargère Christophe & Héas Stéphane (dir.), La chute des masques, de la construction à la révélation du stigmate, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2015, 978-2-7061-2430-3. hal-04724983

HAL Id: hal-04724983

<https://hal.science/hal-04724983v1>

Submitted on 7 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stigmatisation et réclusion

L'exemple extrême et paroxystique de la politique nazie dans les camps de concentration et d'extermination

Christophe Dargère

«C'était à la fin novembre 1942.
Et comme on nous chassait du travail
vers nos baraquements, tout à coup,
de cette partie du camp qu'on appelait
le camp de la mort, jaillirent des flammes.
Très haut.
En un instant tout le paysage,
tout le camp parut s'embraser.
Il faisait déjà sombre,
Nous sommes entrés dans nos baraquements,
nous avons mangé
et par la fenêtre, nous ne cessions pas de voir
le fantastique arrière-fond de flammes
de toutes les couleurs imaginables :
rouge, jaune, vert, violet
et soudain l'un de nous se leva.»¹

¹ Lanzmann, 1985, p. 34.

Introduction

Erving Goffman est-il allé trop loin lorsque, énumérant les diverses formes d'institutions totalitaires (qu'il répartit en cinq catégories), il place sur un même seuil analytique les camps de concentration, voire d'extermination, et les orphelinats (Goffman, 1968) ? Cette question récurrente remet une fois de plus sur le tapis le problème de la traduction littérale du concept « totalitaire » employé dans *Asiles* (1968), ce qui met en avant l'enjeu sémantique de l'emploi d'un tel adjectif (Milly, 2001, Winkin, 1988). Cette contribution ne répondra pas à la question, mais elle tentera de faire le lien entre la réclusion et la stigmatisation, deux concepts centraux de la sociologie goffmanienne. Des passerelles entre stigmaté et asile ont déjà été construites, notamment en ce qui concerne les institutions médico-sociales (Dargère, 2012 ; 2014). Il s'agira ici de les consolider avec le terrain extrême et paroxystique des camps de concentration nazis. Terrain extrême, car la politique nazie a repoussé des limites jamais atteintes (et jamais reproduites depuis) en matière de stigmatisation et de réclusion et, plus généralement, dans ce qui relève de la bureaucratisation du crime contre l'humanité :

« De même qu'il ne viendra pas à l'idée du boucher d'utiliser son couteau en dehors de son commerce ou sur autre chose que de la chair animale, les gardes et leurs acolytes n'ont pas idée de s'attaquer à quelqu'un n'appartenant pas à la catégorie désignée, ou de brutaliser leurs victimes en dehors des espaces et des épisodes réservés à cette fin. Ce qui se passe dans de telles conditions est manifestement une bureaucratisation de la barbarie. Les actes les plus barbares sont commis, parfois de manière calculée et détachée, parfois sauvagement, avec émotion violente, rage et déchaînement. Ce qui importe, c'est que la barbarie s'exerce dans des espaces délimités et des moments précis, bien séparés du reste de la société, de l'existence quotidienne des autres citoyens. »²

Le terrain est également paroxystique, car la rationalisation du traitement humain a atteint un seuil spécifique et unique d'un point de vue historique, tant dans l'horreur que dans l'ampleur du processus (Arendt, 1997). L'Holocauste sera toujours à part, quoi qu'en dise

2 De Swaan, 2003, p. 67-68.

un certain obscurantisme révisionniste légitimement combattu avec vigueur et talent notamment par Pierre Vidal-Naquet (1987). Dès leur accession au pouvoir en 1933, les nazis ont institutionnalisé une politique d'enfermement particulièrement répressive. Malades mentaux, homosexuels, réfugiés de territoires annexés, prisonniers de droit commun, opposants politiques, communistes, témoins de Jehovah se bousculent dans des camps de concentration aux fonctions plurielles : camps d'internement, prisons, espaces de redressement préventifs et sécuritaires destinés à protéger la population allemande. Cette dernière expérimente le « vide social », propre à certains pays européens, victimes du dédoublement, et obsédés par de nouvelles menaces qui les guetteraient subitement :

« Les travaux d'Elias nous aident explicitement et implicitement à resituer la question du génocide dans ce canevas des résurgences du vide social qu'ont connu certains États civilisés, à commencer par l'Allemagne. C'est à partir de la lecture de multiples travaux épars du sociologue allemand qu'il a été possible d'échafauder une version socio-anthropologique du concept de dédoublement, concept qui aide à établir le lien entre la théorie de la civilisation et la réalité du génocide de 1941-1945 à l'encontre des Juifs, des Tsiganes, des malades mentaux, des homosexuels et de toutes les catégories sociales considérées comme inférieures. »³

Cette pluralité des contentions, sans précédent pour son ampleur dans l'histoire de l'humanité, va se combiner avec une politique de stigmatisation absolue à l'encontre des Juifs. Le remarquable ouvrage de Louis Wirth, *Le Ghetto* (2006), nous apprend que le peuple sémite fit l'objet d'un processus discriminatoire considérable dans l'Europe du Moyen Âge, où il fut parfois massacré, comme en 1349 dans le ghetto de Francfort (mais aussi en Russie au XIX^e siècle). Avec la période contemporaine qui précède la seconde guerre mondiale, cette politique trouva son apogée lors de la « Nuit de cristal » orchestrée en novembre 1938, une opération qui fut le théâtre d'exécutions sommaires, d'enlèvements, d'incendies de synagogues, mais aussi de pratiques humiliantes, dénigrantes, visant clairement à désigner le peuple juif comme une entité à discriminer et à soumettre :

3 Bruneteaux, 2003, p. 100-101.

«Il est frappant de constater que le régime nazi fit tout son possible pour amoindrir l'identification de nombreux Allemands à leurs compatriotes juifs (qui était manifeste, par exemple, lors de la réaction populaire à la "Nuit de cristal" en 1938). Cela ne fut pas seulement une question de propagande, attisant le sentiment du danger. Les Juifs furent d'abord emmenés dans des ghettos, afin de rompre leurs liens personnels avec leurs voisins non-juifs. A cette époque, sous le prétexte officiel du "repeuplement de l'Est", ils furent emmenés dans des camps de transit, des camps de travail et finalement vers des camps d'extermination, c'est-à-dire, en quelque sorte "dans les coulisses" de l'Allemagne métropolitaine. Le régime demeura inquiet de l'opinion publique allemande, y compris à ce sujet. L'"identification mutuelle" n'était pas sans importance, mais elle fut contournée avec succès. Son contournement tout comme les assassinats en masse eux-mêmes, ainsi que les innombrables exactions qui y conduisirent, marquèrent le triomphe de l'organisation rationnelle.»⁴

La symbolisation, la manifestation la plus cynique et la plus funeste de ce processus de stigmatisation concerne évidemment le port de l'étoile jaune. Son origine remonte au Moyen Âge, lorsque les chrétiens imposèrent aux Juifs le port de la rouelle, une étoffe de couleur jaune et de forme circulaire (Wirth, 2006). Destinée à identifier les Juifs pour que les chrétiens ne se marient pas avec eux, elle apparut en France en 1269, sous le règne de Saint-Louis, suite au concile de Latran de 1215. En mars 1942, Eichmann décide d'imposer cette mesure aux Juifs de France, de Belgique et de Hollande, consécutivement à son instauration par le décret du premier septembre 1941 ratifié par Reinhard Heydrich. C'est ainsi que le premier juin 1942, le *Militärbefehlshaber* proclame l'ordonnance suivante applicable de suite en zone occupée :

«Il est interdit aux Juifs, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter l'étoile juive. L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte, en caractères noirs, l'inscription "Juif". Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue sur le vêtement.»⁵

4 Mennell, 1997, p. 223.

5 Wellers, 1973, p. 67.

Cette institutionnalisation de la stigmatisation demeure civile. Elle est inhérente à la vie quotidienne des gens en engageant des face-à-face interactionnels et communicationnels. En France, elle précède la rafle du Vel' d'hiv'. Désignant concrètement la population juive, elle est censée préparer l'opinion publique à la déportation. Chronologiquement, il faut en effet bien voir que la conférence de Wannsee (qui entérine et organise la solution finale) est antérieure de deux mois à la décision d'Eichmann. Pourquoi, alors qu'il était à Wannsee en janvier 1942, décide-t-il du port de l'étoile jaune en mars 1942, si ce n'est dans le but précis et ultime de désigner plus facilement le peuple juif à ses ravisseurs et ses assassins et de faire admettre au reste de la population le bien-fondé de cette « politique » ? L'institutionnalisation du processus de « stigmatisation civile » semble ici indissociable de la logique de réclusion manifeste qui va suivre, et sa planification dans les camps de travail, les camps de concentration et les camps d'extermination.

Réclusion et stigmatisation institutionnalisées

L'organisation de la vie dans les camps de concentration est soumise à un ordre de discrimination lui-même inspiré de la dévotion que vouaient les nazis aux symboles en tous genres.

La fascination des symboles

Le régime nazi est parvenu à manipuler le peuple allemand pour un nombre considérable de raisons. L'une d'entre elles consiste à donner une « dimension mythique »⁶ à la politique : « Avec le mythe, on semblait réintroduire la magie sacrée dans un monde presque totalement désenchanté »⁷. Les grandes messes organisées sur des musiques wagnériennes, les allusions à la mythologie germanique représentent les fondements pseudo-idéologiques sur lesquels reposent les théories nazies constitutives de l'opium du peuple pour les uns, mais aussi de l'engagement profond et inconditionnel pour les autres. Le témoignage de Norbert Elias, d'origine juive, qui fut l'un des plus grands sociologues du xx^e siècle, est particulièrement éloquent dans l'évocation de cette fascination :

6 Reichel, 1993, p. 351.

7 *Ibid.*, p. 352.

« Cela devait être fin 1932 ou au début 1933. On avait annoncé qu'il ferait un grand discours, et j'étais impatient de le voir en chair et en os. Mais c'était dangereux, parce qu'on pouvait s'apercevoir que j'étais juif. D'un autre côté, ma physionomie pouvait aussi me faire passer pour un aristocrate, si je me déguisais en conséquence ; si je troquais mes lunettes contre un monocle, si je portais un chapeau de chasseur et si je m'habillais autrement, j'étais un autre homme. C'est ainsi que j'ai traversé la haie que formaient les SS, flanqué de deux étudiants à l'allure très aryenne. C'était fascinant (...) C'est à ce moment-là que le *Führer* est arrivé. C'était vraiment un orateur hors pair. Une chose m'est restée particulièrement en mémoire : le moment où il a donné sa bénédiction aux enfants, à la fin. Je n'avais jamais vécu une chose pareille auparavant ! Il fit approcher les enfants, leur posa la main sur le front et leur parla. Et la foule était folle d'enthousiasme. »⁸

Pour exercer cette fascination collective, le parti nazi a utilisé, avant même son accession au pouvoir, la force des symboles (Caillois, 1964). Le plus caractéristique d'entre eux concerne évidemment la croix gammée :

« Hitler écrit à propos du drapeau :

« En tant que nationaux-socialistes, nous voyons dans notre drapeau notre programme. Dans le rouge, nous voyons l'idée sociale de notre mouvement ; dans le blanc, l'idée nationaliste ; dans la croix gammée, notre mission de combattre pour la victoire de l'homme aryen, qui sera aussi la victoire de l'idée du travail créateur, travail qui de toute éternité a été antisémite et qui sera antisémite pour l'éternité. » (*Mein Kampf*, p. 557).

Le rouge et le noir évoquent la structure contradictoire de l'homme. Mais on ne connaît pas très bien la signification, sur le plan émotionnel, de la *croix gammée*. Pourquoi ce symbole suscite-t-il si facilement des sentiments mystiques ? Hitler prétend qu'il est le symbole de l'antisémitisme. »⁹

La force des symboles de prestige (Goffman, 1975) trouve une dynamique au moins aussi puissante dans les symboles de stigmatisme (*Ibid.*). L'admiration et le respect suscités par la croix gammée sont à la hauteur de la haine et du rejet inspirés par l'étoile jaune. Cette stigmatisation

8 Elias, 1991, p. 62.

9 Reich, 2001, p. 157.

induïte et voulue par le port de l'étoile de David est une « stigmatisation civile », qui se déroule dans les situations de la vie quotidienne. Elle n'est pas produite dans un espace de contention, mais elle engage une forme de privation de liberté abstraite qui se vérifie dans le quotidien des Juifs, qui sont insidieusement exclus de la scène sociale référentielle, de la participation à l'activité relationnelle ordinaire, pour être peu à peu cantonnés dans des environnements symboliquement, puis véritablement clos.

L'institutionnalisation de la stigmatisation dans la réclusion

Le pouvoir nazi fut ainsi imprégné de la force des symboles. Enivré par la puissance du mystique, les nazis ont prétendu avoir clairement identifié la source des maux qui, selon eux, mettent en danger le projet de la « Grande Allemagne ». C'est ainsi que, dans les camps de concentration, chaque population susceptible de représenter une menace pour le projet morbide des nazis est clairement identifiée. Le triangle (*Winckel*) cousu sur la tenue zébra (elle-même source de discrimination puisqu'elle dissocie la population des prisonniers de la population civile) de chaque détenu est évidemment l'exemple le plus frappant. Tout un « panel » funeste de couleurs met en évidence les raisons de l'internement du prisonnier. Le triangle rouge désigne le déporté politique (communiste, syndicaliste, social-démocrate) ; le vert renseigne le criminel de droit commun ; le noir marque l'asocial, le vagabond ou le Tsigane (lui-même parfois affublé d'un triangle marron). Le rose caractérise l'homosexuel (son triangle était parfois plus gros que les autres) ; le bleu expose le républicain espagnol ; le violet assigne le Témoin de Jéhovah (Bernadac, 1999). Cette codification particulièrement réfléchie stigmatise des convictions politiques, idéologiques, des pratiques religieuses, des appartenances culturelles et ethniques, mais aussi des attitudes ou des actes considérés comme déviants ou inadaptés. Tous ces triangles possèdent leur pointe orientée vers le bas à l'exception des anciens membres de la Wehrmacht, qui possèdent les mêmes couleurs de désignation, mais dont la pointe du triangle est orientée vers le haut. Le peuple juif est évidemment au centre de cette codification. Il lui est réservé un double système de désignation :

« Les Juifs portent un triangle (jaune) également pointe en haut mais un second triangle pointe en bas lui est associé, de manière à former

une étoile à six pointes. Ce second triangle est rouge si le juif est politique, vert criminel, noir asocial, etc. »¹⁰

Les comportements vis-à-vis de la réclusion sont également mis en évidence. Sont répertoriés par un rectangle rouge au-dessus d'un triangle rouge ceux qui ont fait l'objet d'un départ du camp, puis d'une nouvelle détention. De même, les déportés condamnés à la compagnie disciplinaire du camp possèdent un rond rouge sous la pointe basse d'un triangle rouge. D'autres codifications, plus sommaires, illustrent néanmoins l'importance, pour les nazis, d'étiqueter les déportés :

« Dans les derniers mois de certains camps, des lettres peintes dans le dos des vestes et sur les jambes de pantalons signalent l'appartenance nationale de certains détenus, russes en particulier, ou prisonniers de guerre repris après une tentative d'évasion ».¹¹

Le *Fluchtpunk* constitue une symbolisation tout à fait à part dans les codifications nazies. Réservée aux prisonniers dangereux susceptibles de s'évader du camp, cette désignation représente la cible. Le prisonnier a ainsi, cousu sur le dos, un carré blanc avec un point rouge en son centre, en plus d'un point rouge situé au-dessous du triangle rouge porté sur la poitrine. Cette attribution morbide était par inversion surnommée « Légion d'honneur » par les déportés français. Ce retournement du stigmate en signe distinctif et honorifique, bien qu'officiel dans notre exemple, n'est pas sans rappeler le concept de chevron que développe Claude Javeau¹². Certains prisonniers prestigieux, les « *Olympick* »¹³, subissaient cette logique de distinction parce qu'ils étaient des athlètes médaillés, des officiers décorés. Ils étaient perversément favorisés par les SS, qui se mesuraient à eux dans des jeux morbides. Il en est de même pour les détenteurs de la *Judenkarte* qui est distribuée aux « Juifs indispensables à l'économie du Reich »¹⁴. Pour en revenir

¹⁰ Bernadac, 1999, p. 134

¹¹ *Ibid.*, p. 135.

¹² Voir dans ce présent ouvrage le chapitre de Claude Javeau intitulé *À l'inverse du stigmate : le chevron*.

¹³ Bernadac, 1999, p. 89.

¹⁴ *Ibid.*, p. 61.

à la notion de cible à éliminer propre au *Fluchtpunkt* on trouve une symbolisation paroxystique avec les lettres N.N cousues sur le zébra du prisonnier, à côté de son triangle. Cette qualification directement inspirée de la mythologie wagnérienne est une nouvelle preuve de la fascination qu'Hitler vouait au compositeur allemand, et de l'influence que ce dernier exerça sur le régime nazi. N.N est en effet l'abréviation de *Nacht und Nebel gleich*, qui signifie « nuit et brouillard, et plus rien ». Cette expression provient de *L'Or du Rhin*, un des plus célèbres opéras wagnériens. Elle est prononcée par le nain Alberich qui l'utilise quand il souhaite disparaître en produisant un rideau de fumée, fort des pouvoirs qu'il a conquis après avoir volé l'or aux filles du Rhin. Funeste métaphore que celle attribuée aux résistants et opposants au régime nazi, dont l'existence devait ainsi disparaître comme un écran de fumée, cruellement et cyniquement matérialisé par les cheminées des fours crématoires... Les propos d'Adorno et Horkheimer, évoquant l'antisémitisme, résument ces symbolisations mortifiantes : « la violence s'enflamme justement à la vue des marques que la violence a laissées sur eux »¹⁵. Le symbole que représente la lettre « L »¹⁶ diminutif de *Leiche* (cadavre) tatouée sur le bras des individus « sélectionnés » pour des « expériences médicales » nous permet d'accéder ici au seuil suprême de la barbarie rationalisée et bureaucratisée.

Effets de réclusion et de stigmatisation

L'administration des camps de concentration repose donc sur l'institutionnalisation de la stigmatisation, comme nous venons de le mettre en évidence. Mais une autre forme de discrimination s'avère prédominante dans le quotidien des prisonniers. Ainsi, le phénomène de réclusion est un générateur considérable de catégorisation, de désignation et de perte identitaire.

Organisation des camps, production de stigmaté, extermination

L'enfermement engage des mécanismes discriminants consécutifs à ses effets. Les conditions extrêmes de la détention dans les camps, caractérisées par les manquements les plus élémentaires en matière

¹⁵ Adorno & Horkheimer, 2004, p. 192.

¹⁶ Bernadac, 1999, p. 71.

de prise en charge médicale, de confort, d'alimentation sont régulées par les effets de la surpopulation intense qui conduisent à faire émerger des formes de stigmatisation. Dans cet espace hostile à outrance, les instincts de survie imprègnent les conduites dictées par un effet « panier de crabes », qui provoque des mécanismes de défense chez tous les reclus et crée un environnement particulièrement hostile :

« Je comprends qu'on m'ordonne de me taire, mais comme ce mot est nouveau pour moi et que je n'en connais pas le sens ni les implications, mon inquiétude ne fait que croître. Le mélange des langues est un élément fondamental du mode de vie d'ici ; on évolue dans une sorte de tour de Babel permanente où tout le monde hurle des ordres et des menaces dans des langues parfaitement inconnues, et tant pis pour ceux qui ne saisissent pas au vol. Ici, personne n'a le temps, personne n'a la patience, personne ne vous écoute ; nous, les derniers arrivés, nous nous regroupons instinctivement dans les coins, en troupeau, pour nous sentir les épaules matériellement protégées. »¹⁷

Cette lutte pour la survie est corrélée à la dégradation identitaire et la perte de dignité qui offrent les plus faibles à la merci des plus forts. En ces lieux, les concepts de maltraitance et de violence institutionnelle sont de doux euphémismes qui s'avèrent fondamentalement insuffisants pour qualifier l'ordre qui régule les rapports humains. Les épidémies relatives au manque de nourriture, aux conditions matérielles insalubres, à l'exposition aux éléments climatiques parfois extrêmes, à l'absence d'hygiène et de soins sont monnaie courante. Elles se développent en produisant une forme d'extermination parallèle, et constituent la forme la plus intense, la plus extrême et la plus dramatique concrétisation de la « contamination physique »¹⁸ conceptualisée par Goffman :

« Nous sommes tous, au contraire, ici pour mourir. C'est l'objectif que les SS ont choisi pour nous. Ils ne nous ont ni fusillés ni pendus, mais chacun, rationnellement privé de nourriture, doit devenir le mort prévu dans un temps variable. Le seul but de chacun est donc de s'empêcher de mourir. Le pain qu'on mange est bon parce qu'on a faim, mais s'il calme la faim, on sait et on sent aussi qu'avec lui la vie se défend dans le corps. Le froid est douloureux, mais les SS veulent que

¹⁷ Primo Levi, 2006, p. 53.

¹⁸ Goffman, 1968, p. 59.

nous mourions par le froid, il faut s'en protéger parce que c'est la mort qui est dans le froid. Le travail est vidant – pour nous absurde – mais il use, et les SS veulent que nous mourions par le travail ; aussi faut-il s'économiser dans le travail parce que la mort est dedans. »¹⁹

Les déportés les plus affaiblis par ce système ultra-répressif sont de ce fait les plus exposés à la stigmatisation. L'autre aspect de la contamination, considérée comme « morale »²⁰ par Goffman, évoque l'émergence d'un environnement social totalement aliéné, là où les uns (les déportés) sont parfois exclusivement animés par des instincts de survie, quand les autres (les nazis) sont enivrés par des pulsions criminelles destructrices. Ce phénomène est également enclenché par l'organigramme des responsabilités, perversément mis en place par les nazis, afin que les déportés se neutralisent entre eux, et qu'en dernier ressort, ils ne soient pas, tout aussi perversément, directement en cause dans le décès des déportés (morts « par eux-mêmes », ou selon les effets de la réclusion, comme le montre le texte de Robert Antelme), l'administration matérielle des camps étant de surcroît gérée par les détenus. L'instauration de cette classification fabrique un phénomène de distinction qui place en position « charnière » les kapos, situés au bas de l'échelle des gestionnaires du camp, mais au sommet de la hiérarchie des déportés. La conservation de ce statut et des avantages qu'ils procurent, voire la convoitise d'une « promotion » dans l'organigramme des gestionnaires du camp, attisent les comportements cruels et humiliants. La stigmatisation est alors une technique de harcèlement, de dénigrement ultime destinée à parachever un travail de sape visant ceux qui avaient jusqu'alors résisté aux plus terribles épreuves physiques (privations en tout genre, travaux harassants, sous-alimentation, manque de sommeil...).

La mortification

Les « techniques de mortification »²¹, dont la dimension est d'ordre symbolique chez Goffman, trouvent de funestes concrétisations dans les camps de concentration et surtout dans les camps d'extermination. Le vocabulaire nazi regorge de surnoms abjects concernant les individus

19 Antelme, 2012, p. 47.

20 *Ibid.*, p. 72.

21 Goffman, 1968, p. 56.

affaiblis par leur condition de réclusion. Il y a ainsi les « *Crabes* »²² qui constituent la population des amputés et des infirmes; les « *Pobels* »²³ qui sont la « populace », à savoir les Juifs les plus faibles et les plus démunis ; et enfin les « *Schmutzsücker* »²⁴, dont la définition littérale est « morceau de saleté ; ordure » et qui définit les femmes les plus amaigries et les plus malades. Dans ce champ lexical ubuesque, la qualification de « *Musulman* » atteint alors le paroxysme de la stigmatisation :

« *Musulman* : détenu à bout de forces et qui refuse de lutter. Nous devons la meilleure description du *Musulman* au professeur Robert Waitz (Auschwitz) : "Le poids d'un homme normal tombe à quarante kilos. On peut observer des poids de trente et vingt-huit kilos. L'individu consomme ses réserves de graisse, ses muscles. Il se décalcifie. Il devient, selon le terme classique des camps, un '*Musulman*'. Il est impossible d'oublier avec quel dédain les SS et certains détenus bien nourris traitent ces malheureux du nom de '*Musulman*', avec quelle angoisse les cachectiques viennent à la consultation, se déshabillent, se retournent, montrent leurs fesses et interpellent le médecin : 'N'est-ce pas, docteur, que je ne suis pas encore un *Musulman* ?'. Plus souvent, ils connaissent leur état et disent, résignés : 'Me voici un *Musulman*.' L'état de *Musulman* est caractérisé par l'intensité de la fonte musculaire ; il n'y a littéralement plus que la peau sur les os. On voit saillir tout le squelette et, en particulier, les vertèbres, les côtes, et la ceinture pelvienne. Fait capital, cette déchéance s'accompagne d'une déchéance intellectuelle et morale. Elle en est même souvent précédée. Lorsque cette double déchéance est complète, l'individu présente un tableau typique. Il est véritablement sucé, vidé physiquement et cérébralement. Il avance lentement, il a le regard fixe, inexpressif, parfois anxieux. L'idéation est, elle aussi, très lente. Le malheureux ne se lave plus, ne recoud pas ses boutons. Il est abruti et subit tout passivement. Il n'essaie plus de lutter. Il n'aide personne. Il ramasse la nourriture par terre, prenant avec sa cuiller de la soupe tombée dans la boue. Il cherche dans les poubelles des épiluchures de pomme de terre, des trognons de chou et les mange sales et crus. On ne saurait oublier le spectacle présenté par plusieurs *Musulmans* se disputant de tels déchets. Il devient voleur de pain, de chemises, de souliers, etc. Il vole d'ailleurs maladroitement et

22 Bernadac, 1999, p. 34.

23 *Ibid.*, p. 98.

24 *Ibid.*, p. 112.

souvent, il se fait prendre. À l'infirmier, il s'efforce d'obtenir une place près d'un moribond dont il n'indique pas le décès, essayant ainsi d'obtenir sa ration. Il se fait arracher bridges et couronnes en or en échange d'un peu de pain ; il est alors souvent dupé". »²⁵

David Rousset livre un exemple concret de ce processus partant de la stigmatisation du corps et arrivant à la mortification symbolique, puis réelle :

« Nous avions un vieux Belge à Helmsted, un hôtelier d'Anvers. Il était dans les camps pour avoir caché des Russes dans sa maison. Il avait soixante-trois ans. Il larmoyait souvent parce que sa femme et sa fille étaient aussi internées. Il ne lui restait qu'un fils libre dont il parlait avec un orgueil naïf. La vie quotidienne, la faim et les coups l'avaient rendu physiquement repoussant. Il se savait incapable de remuer une pelle, et cela voulait dire la matraque et les coups de bottes. Alors, il s'efforçait de séjourner le plus longtemps possible au *Revier*. Il était affligé d'une diarrhée puante, mais cela ne suffisait pas. C'est pourquoi il mimait le fou. Yup le Polonais et le *Lägeraltester* Poppenhauer lui faisaient faire des tours comme à un ours de foire et se gaussaient de lui grossièrement ; après quoi ils le fouettaient. Antek ne trouvait rien de mieux un jour que de lui écrire son faire-part avec la date du décès et l'envoi au *Krematorium*, et il lui présenta le papier en se tenant les côtes. Peu de jours après, d'ailleurs, le vieux mourait. »²⁶

Dépersonnalisation et uniformisation

La « dépersonnalisation »²⁷ est un phénomène aussi visible et ravageur que la mortification. Le premier stade consiste à déposséder le nouvel arrivant de ses affaires. Ce « dépouillement »²⁸ des biens personnels est fortement connoté sur le plan symbolique. Il s'inscrit dans un processus de rupture, tend à isoler l'individu de son passé et des précieux repères qui équilibrent sa santé mentale :

« Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un

25 *Ibid.*, p. 84-85.

26 Rousset, 2011, p. 72-73.

27 Goffman, 1968, p. 78.

28 *Ibid.*, p. 61.

homme. En un instant, dans une intuition quasi-prophétique, la réalité nous apparaît : nous avons touché le fond. Il est impossible d'aller plus bas : il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux [...]. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom [...]. Qu'on imagine maintenant un homme privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité [...]. »²⁹

Ce processus de spoliation matérielle implique de profonds dommages sur la structure psychique du détenu, engageant entre autres une profonde dégradation identitaire. Dès son arrivée, il est mis en condition pour être déstabilisé, désorienté, dans un environnement excessivement hostile :

« La nuit, une nuée de tailleurs envahit le Block avec des machines à coudre : nos matricules ont été imprimés au composteur à l'encre de Chine, sur des bandes de toile de douze centimètres sur trois environ, portant en plus le triangle rouge, marqué du F en noir, indiquant notre qualité de Français. La pose de ces bandes commence, une à gauche horizontale, à hauteur du cœur, sur la veste, l'autre verticale sur le pantalon, sur la cuisse droite. Puis tout est classé en attendant la distribution. Branle-bas dans la journée pour cette opération. Bien entendu, rien n'a été essayé à l'avance et si la veste me va, le pantalon qui m'a été octroyé est bien trop grand pour moi. Je touche un habillement complet, comprenant aussi un manteau de tissu de la même couleur, mais un peu plus épais, un pull à col roulé, chaussettes et galoches. Nous sommes cette fois individualisés, uniformisés, comme il est peu admis de le voir, sous la livrée la plus grotesque et la plus infamante. »³⁰

L'unicité de l'être et les spécificités de l'identité sont bafouées, mortifiées. Le sujet reclus se fond alors dans un environnement spécifique, où l'homme en tant que sujet doté de conscience, de raisonnement,

29 Primo Levi, 2006, p. 34-35.

30 Bernadac, 1993, p. 506.

producteur et récepteur de sentiment, de ressenti émotionnel, possesseur d'une histoire personnelle est totalement nié. Ce mécanisme de dépersonnalisation engage le processus inverse d'uniformisation. L'illustration la plus caractéristique de l'uniformisation est bien évidemment le tatouage du *Nummer*, c'est-à-dire du matricule chiffré et tatoué sur l'avant-bras de chaque détenu. Cette forme de bureaucratisation implique le paradoxe de la barbarie au xx^e siècle. D'un point de vue sociologique, l'exemple du matricule dans les camps de concentration est particulièrement intéressant. En effet, alors que la négation de l'homme a atteint son paroxysme à tous les points de vue, les détenus parviennent encore à se distinguer et à se stigmatiser en fonction de leur numéro de matricule :

« Pour les anciens du camp, le numéro dit tout : la date d'arrivée au camp, le convoi dont on faisait partie, la nationalité. On traitera toujours avec respect un numéro compris entre 30 000 et 80 000 : il n'en reste que quelques centaines, qui désignent les rares survivants des ghettos polonais. De même, il s'agit d'ouvrir l'œil si on doit entrer en affaires avec un 116 000 ou un 117 000 : ils ne sont plus qu'une quarantaine désormais, mais ce sont des Grecs de Salonique, et ils ont plus d'un tour dans leur sac. Quant aux gros numéros, il s'y attache une note essentiellement comique, comme aux termes de "bleus" ou de "conscrits" dans la vie courante : le gros numéro par excellence est un individu bedonnant, docile et niais, à qui vous pouvez faire croire qu'à l'infirmerie on distribue des chaussures en cuir pour pied sensible [...]. »³¹

Ce désir de distinction répond au besoin vital de s'identifier à un groupe, tout comme il répond au besoin, parfois fondamental, d'identifier des groupes. Dans les camps, la survie psychologique est incontestablement la clause essentielle de la survie en elle-même. Ici, la stratégie nazie, destinée à mortifier le reclus par l'intermédiaire du numéro de matricule se trouve détournée de son objectif par le désir fondamental d'identification personnelle et collective. L'uniformisation se traduit ainsi par la foule, la marée humaine, les files d'attente, les rangs impersonnels, les masses de visages meurtris, au sein desquels les hommes se fondent dans un magma inextricable de corps martyrisés et d'âmes assassinées :

31 *Ibid.*, p. 36.

«Des remous parcourent la foule inquiète. Les matraques tombent régulièrement sur les corps mous. Les fonctionnaires gueulent. Les bottes cognent. Vêtements en tas sur le terrain, les hommes nus. Cinquante peuvent se tenir, les poitrines coincées, les côtes pressées dans les salles de douches. La sueur ruisselle sur les peaux. Les lèvres grimacent. Une vapeur lourde, une odeur infecte. Dehors, les trois ou quatre cents qui restent s'agglomèrent en boule contre la porte. Un essaim de bêtes engluées de cire. Des soubresauts de cette masse gélatineuse, des piétinements, des cris, des coups de poing muets, des jurons en russe, en allemand, en polonais, en français. Les corps nus fouettés par le froid s'enfoncent dans d'autres corps nus. Il faut s'arracher, se hisser, s'accrocher désespérément à des épaules. La masse opaque recule, avance, titube et geint.»³²

Les fonctions de la stigmatisation dans la réclusion

La stigmatisation dans les camps est un procédé qui permet leur gestion « bureaucratique », d'un point de vue pseudo-rationnel. C'est aussi le moyen d'assouvir l'expiation du peuple juif par l'expérience de la réalité et d'appliquer concrètement la théorie nazie.

Un moyen de gestion

La stigmatisation par les symboles fut un procédé qui permit l'administration des lieux d'enfermement. L'autogestion matérielle des camps par les kapos était pour les nazis une manière de ne pas s'astreindre au « sale boulot » dans un sens qui n'est pas celui conceptualisé par Hughes (« la délégation du sale boulot »)³³, mais plutôt repris par Dejours (« l'acceptation du sale boulot »)³⁴. Comptant sur la logique des systèmes hiérarchiques qui reposent en premier lieu sur l'appropriation et l'attribution de privilèges, cette forme d'autogestion entre détenus déboucha sur un système implacable qui alla bien au-delà de ce que les Allemands pouvaient escompter. En effet, les formes de stigmatisation raciales, ethniques, sexuelles, idéologiques, politiques, notamment mises en perspective par les triangles cousus sur les uniformes des déportés favorisaient la discrimination de la foule recluse, ce qui permettait

32 Rousset, 2011, p. 30-31.

33 Hughes, 1996, p. 81.

34 Dejours, 1998, p. 89.

d'éviter toute tentative de soulèvement massif. Ainsi, les procédés de stigmatisation, associés aux effets dévastateurs de la réclusion (reposant donc sur une autogestion violente et excessive), permettaient une forme d'autodestruction des peuples détenus dans les camps de concentration et d'extermination. Les moyens alors développés, pour pallier ces formes de discrimination, mais aussi pour affronter les conséquences de la détention, engageaient une profonde mobilisation qui ne laissait plus de ressources physiques et psychiques pour la mise en place de mouvements rebelles et organisés. L'étiquetage de l'être, en ce sens, fut un moyen pernicieux qui permit d'entretenir les effets « panier de crabes » propres aux logiques d'enfermement. Les rescapés des camps ont pu observer cet inlassable processus de stigmatisation qui ciblait toujours une population particulière :

« Le phénomène a été noté dans l'ensemble des camps de concentration : les vagues de terreur déferlent rarement sur plusieurs nationalités à la fois. Il faut bien choisir dans cet échantillonnage des "basses castes" la race maudite à exterminer en toute priorité, quitte à revenir sur le "passé" des sursitaires. [...] Dans ce camp, il y avait toujours une nationalité en disgrâce, une sorte de classe de paria. À l'époque dont je parle, cette populace ce fut nous, les Tchèques. Tous les avantages du camp nous étaient refusés, souvent nous avions moins de soupes et des portions plus petites que les autres. »³⁵

Au cœur des stratégies de survie, la désignation de l'autre pointait le doigt sur plus faible que soi. Ces comportements d'usage en de telles circonstances n'empêchèrent pas l'émergence d'actes vaillants et résistants, dont certains purent aboutir à des opérations de rébellion couronnées de succès, comme ce fut le cas dans le camp de Sobibor, où des détenus sont parvenus à s'évader. Mais ces actes issus de mouvements organisés et collectifs ont été dans l'ensemble totalement broyés par les implacables logiques de désignation et de réclusion qui régnaient dans les camps.

Pour les nazis, la stigmatisation ethnique, comme la discrimination sexuelle étaient « pratiques » pour identifier et classer la population des camps. Ainsi, les individus porteurs de ces symboles étaient instantanément repérés pour être les objets d'expérience médicale, de tâches

³⁵ Bernadac, 1993, p. 97-99.

de travail spécifiques, de violences gratuites, d'humiliations cruelles, étant parfois même brutalisés par d'autres porteurs de symboles, qui se substituaient alors aux nazis, habiles chefs d'orchestre en coulisse pour impulser des manœuvres perverses et des manipulations invisibles qui consistaient à faire en sorte que les reclus enclenchent un processus autodestructeur les uns à l'égard des autres :

« Le système était raffiné et la Gestapo savait parfaitement où elle nous envoyait. Les criminels professionnels (les triangles verts), non seulement nous maltrahaient inhumainement mais encore nous volaient nos modestes rations de vivres, même les quelques cigarettes que nous pouvions échanger. »³⁶

L'utilisation ici des professionnels du vol et du crime permettait en outre de réaliser le « sale boulot » à la fois par procuration et d'une manière efficace. À ce jeu morbide, les triangles verts gagnaient en expertise, ce qui accentuait leur pouvoir sur les autres détenus et incidemment renforcer considérablement leur estime de soi. Ce faisant, leur survie était moins menacée.

La stigmatisation, un seuil dans le processus d'extermination

Pour les nazis, la réponse à la « question juive » ne fut pas immédiatement la solution finale. En effet, le « projet Madagascar » a été envisagé pour déporter l'ensemble des Juifs du Reich et des territoires annexés. Cette logique de l'émigration fut finalement abandonnée. Après juin 1940, Heydrich considéra que la « question » des trois millions de juifs sous la juridiction allemande « ne pouvait se résoudre par l'émigration »³⁷. Au cours de l'été 1940, Himmler se refusait à une solution radicale, prônant toujours la logique de l'émigration :

« J'espère pouvoir complètement effacer le concept même de juif grâce à une déportation massive de toute la population juive vers l'Afrique ou vers une quelconque colonie ». À la même époque, « par conviction profonde », il rejetait encore « l'extermination physique d'une race par l'emploi de méthodes bolcheviques, comme étant non allemandes et irréalisables ». »³⁸

36 *Ibid.*, p. 98.

37 Fleming, 1988, p. 70-71.

38 *Ibid.*, p. 71.

Le pouvoir nazi opta finalement pour une politique « d'évacuation vers l'Est », manière cynique et mensongère de programmer la solution finale dans les territoires annexés. C'est ainsi que, un an plus tard, lors de l'été 1941, Himmler tient un discours radicalement différent :

« Durant l'été 1941, Himmler révéla à Rudolf Höss, "hors de la présence d'un aide de camp", que le Führer avait ordonné "la Solution Finale de la question juive" et que désormais "tout juif dont on pouvait se saisir" devrait être "sans exception" éliminé pendant la guerre. »³⁹

Notons ici que l'auteur confond sans doute Rudolf Höss et Adolf Eichmann, ou plus vraisemblablement Reinhard Heydrich, Höss étant aux mains des Britanniques depuis mai 1941, suite à son parachutage et à son arrestation en Écosse. Pour autant, ce rappel des faits est destiné à montrer que, si la solution finale n'a été envisagée que tardivement, en revanche la réclusion du peuple juif, sa mise à l'écart du reste de l'humanité, sa stigmatisation comme entité maudite étaient envisagées et pratiquées de longues dates. Ce constat rejoint l'analyse sartrienne de la condition juive :

« Certes, tous les ennemis du Juif ne réclament pas sa mort au grand jour, mais les mesures qu'ils proposent et qui, toutes, visent à son abaissement, à son humiliation, à son bannissement, sont des succédanés de cet assassinat qu'ils méditent en eux-mêmes : ce sont des meurtres symboliques. »⁴⁰

La destruction d'un peuple passe en tout premier lieu par sa désignation. Les atermoiements de l'idéologie nazie quant au traitement de « la question juive » marquent l'étroite frontière qui permet de passer du meurtre symbolique d'un groupe social auquel on assigne une politique de stigmatisation et de réclusion à une extermination réelle matérialisée par l'anéantissement des corps. Ainsi, chaque génocide connaît une phase de stigmatisation préalable aux massacres des foules. Dans les camps de concentration et d'extermination, la mort est une ultime étape d'un cheminement funeste qui consiste à déshumaniser peu à peu les déportés, l'humiliation des esprits et des âmes faisant partie intégrante

³⁹ *Ibid.*, p. 75.

⁴⁰ Sartre, 1990, p. 58.

du processus de mortification. Cette déchéance programmée de l'être est une confrontation sociale ordinaire, consciemment organisée. Elle est un seuil fondamental dans le processus d'extermination :

« Car il ne suffit pas aux SS d'avoir rasé et déguisé les détenus. Pour que leur mépris soit totalement justifié, il faut que les détenus se battent entre eux pour manger, qu'ils pourrissent devant la nourriture. Les SS font ce qu'il faut pour cela. »⁴¹

Hannah Arendt, reprenant David Rousset, évoque cette étape de mortification des esprits, de négation identitaire, de dénigrement ethnique préalable à l'assassinat physique des corps :

« Il y a seize ans, toujours sous le coup des événements, David Rousset, ancien détenu de Buchenwald, décrit ce qui – nous le savons maintenant – se passait dans tous les camps de concentration : "Le triomphe des SS exige que la victime torturée se laisse mener à la potence sans protester, qu'elle se renie et s'abandonne au point de cesser d'affirmer son identité. Et ce n'est pas pour rien. Ce n'est pas gratuitement, par pur sadisme, que les hommes des SS désirent la défaite. Ils savent que le système qui consiste à détruire la victime avant qu'elle ne monte à l'échafaud... est, sans comparaison, le meilleur pour qui veut maintenir tout un peuple en esclavage, en état de soumission. Il n'est rien de plus terrible que ces soumissions d'êtres humains allant à la mort comme des mannequins." »⁴²

Conclusion

La réclusion produit en premier lieu des effets d'aliénation sur les détenus, mais aussi sur les reclus qui sont à la fois prisonniers et gestionnaires du camp (les *Kapos*), et enfin elle influence les agissements de ceux qui organisent le système d'enfermement et font appliquer la politique hitlérienne à l'égard notamment des Juifs, à savoir les nazis eux-mêmes. L'environnement social que constituent les « camps » demeure très complexe à étudier pour le sociologue. Comment associer « environnement social » et « camps de concentration » ou « camp d'extermination » tant les conduites humaines observées en ces lieux

41 Antelme, 2012, p. 47.

42 Arendt, 1997, p. 25.

furent dépourvues d'humanité, de sociabilité, et, à l'inverse, marquées par des comportements bestiaux, animaux, loin des fondements qui caractérisent le fonctionnement de l'être social ? Il semble toutefois important de se pencher sur ce type d'environnement social, marqué par la corrélation de la réclusion et de la stigmatisation :

« Les Juifs hongrois et polonais portent au travers de leur poitrine une large bande à la peinture jaune. Ils étaient plusieurs milliers ; ils ne tiendront pas longtemps.

Il y a de tout parmi eux, des enfants, des vieillards. Recroquevillés sur eux-mêmes, ils sont doux, résignés. Ils semblent incapables de la moindre réaction ; vaincus d'avance. Les adultes sont petits, voûtés, mal faits. Ils portent en eux tant d'abnégation qu'ils en sont exaspérants. Affectés à des Blocks spéciaux, quelques-uns cependant sont venus dans le nôtre. Ils étaient une douzaine, ils ont tenu un peu plus d'une semaine.

Dans notre baraque, Joseph, qui est un spécialiste des questions juives, s'est immédiatement emparé d'eux. À la grande joie du personnel du Block, et d'un public lâchement complaisant qui rit pour s'attirer les faveurs du bourreau, il invente, pour eux, toutes sortes de jeux cruels. Avec les raffinements d'un chat, dont il a les inquiétants yeux verts, il joue avec sa proie sans la tuer trop vite. La suprême plaisanterie, celle qui enchante la foule rassemblée, est celle qui consiste à faire ouvrir la bouche aux Juifs et à leur envoyer un énorme crachat au plus profond de la gorge. Les yeux arrondis par l'épouvante, les *Juden* restent impassibles, figés dans un grotesque garde-à-vous. Ils avalent l'ignoble souillure qu'ils n'osent rejeter. À l'usine souterraine, dans l'ombre complice, Joseph retrouvera d'autres Juifs. Avec d'autres Kapos, il peuplera ses heures d'oisiveté de nouvelles tortures. Il force les Juifs à danser deux par deux, à s'embrasser sur la bouche et à d'autres plaisanteries du même goût. »⁴³

De telles situations sociales, de tels segments de réalité, de telles tranches de vie, poussés ainsi dans l'atrocité, l'horreur et l'absurdité ne sont rendus possibles que par un phénomène qui émerge d'un contexte ultra-pathogène, résultant des effets de réclusion et des processus de stigmatisation. Ce phénomène est un stade important dans le procédé destructeur enclenché par les nazis. Certains peuples, et en premier lieu, le peuple juif, ont été considérés comme les ennemis suprêmes

43 Bernadac, 1993, p. 452-453.

de « la grande Allemagne ». Ces ennemis, ainsi identifiés et conceptualisés, ne peuvent s'inscrire que dans une logique d'éradication. Pour y parvenir, l'extermination physique doit ainsi être précédée par un long et cruel processus de stigmatisation et de déshumanisation. Les espaces de réclusion ont ainsi été les théâtres de cette expiation, antérieure au véritable sacrifice de peuples qu'il a été décidé d'anéantir et de soustraire à l'humanité :

« Le but des camps est bien la destruction physique, mais la fin réelle de l'univers concentrationnaire va bien au-delà. Le SS ne conçoit pas son adversaire comme un homme normal. L'ennemi, dans la philosophie SS, est la puissance du Mal intellectuellement et physiquement exprimée. Le communiste, le socialiste, le libéral allemand, les révolutionnaires, les résistants étrangers, sont les figures actives du Mal. Mais l'existence objective de certains peuples, de certaines races : les Juifs, les Polonais, les Russes, est l'expression statique du Mal. Il n'est pas nécessaire à un Juif, à un Polonais, à un Russe, d'agir contre le national-socialisme ; ils sont de naissance, par prédestination, des hérétiques non assimilables voués au feu apocalyptique. La mort n'a donc pas un sens complet. L'expiation seule peut être satisfaisante, apaisante pour les Seigneurs. Les camps de concentration sont l'étonnante et complexe machine de l'expiation. Ceux qui doivent mourir vont à la mort avec une lenteur calculée pour que leur déchéance physique et morale, réalisée par degrés, les rende enfin conscients qu'ils sont des maudits, des expressions du Mal et non des hommes. Et le prêtre justicier éprouve une sorte de plaisir secret, de volupté intime, à ruiner les corps. Cette philosophie seule explique le génial agencement des tortures, leur raffinement complexe les prolongeant dans la durée, leur industrialisation, et toutes les composantes des camps. La présence des criminels, la mise en commun brutale des nationalités en brisant toutes les compréhensions possibles, le mélange calculé des couches sociales et des générations, la faim, la crainte permanente enfoncée dans les cerveaux, les coups – autant de facteurs dont le seul développement objectif, sans autres interventions, conduit à cette désagrégation totale de l'individu qui est l'expression la plus totale de l'expiation. »⁴⁴

44 Rousset, 2011, p. 113-115.